

Une main fraternelle et courageuse

ANNECY-LE-VIEUX. Le commissaire de police Raymond Pichon a été honoré à titre posthume de la médaille des "Justes parmi les Nations", distinction honorifique décernée par l'Institut commémoratif israélien Yad Vashem en mémoire des six millions de Juifs assassinés sous le régime nazi. Hommage à un homme volontaire et généreux, reconnu par son entourage

Il est des hommes qui, par leur charisme et leur aura, marquent leurs proches et leurs contemporains au-delà de la mort. Le commissaire de police Raymond Pichon compte parmi les êtres dont la personnalité exceptionnelle reste un exemple pour toute une génération, meurtrie par les affres d'une guerre dévastatrice. A ce titre et pour son soutien en faveur des Juifs pourchassés sous l'occupation allemande, le Mémorial de Yad Vashem vient de lui décerner à titre posthume la médaille des Justes parmi les Nations, remise à sa veuve Amélie Pichon et à son fils Serge Cattet, conseiller municipal ancilevien et ex-professeur d'histoire et géographie à Berthollet, en présence de plusieurs élus locaux, de représentants de la communauté juive, de rabbins et des associations d'anciens combattants. Avec des mots simples mais touchants, différentes personnalités ont tenu à lui rendre hommage. Selon le député-maire d'Annecy-le-Vieux, Bernard Accoyer, il s'agit « d'un témoignage de reconnaissance pour des actes héroïques, mais aussi d'un témoignage de vigilance car l'humanité est capable du pire comme du meilleur. Les totalitarismes ne sont pas le fruit du hasard et surviennent dans des sociétés qui ont perdu un certain nombre de repères ».

M. Palmor, conseiller de l'ambassade d'Israël (représentant l'ambassadeur) se dit ému à la pensée de tous ceux qui ont vécu la guerre au quotidien, en faisant allusion au message de Moïse dans l'Ancienne Bible, la Thora, pour rappeler que « Raymond Pichon avait choisi la vie et la bénédiction » et exprimer toute la reconnaissance de son peuple. Louis Grobart, vice-président du Comité français pour Yad Vashem (un lieu de recueillement perché sur la colline de Jérusalem en mémoire des martyrs de la Shoah, le nom hébreu désignant l'holocauste) cita la Haute-Savoie comme un « exemple de la Résistance et du courage », à l'image dit maquis des Glières « où des soldats ont été jusqu'au sacrifice de leur vie. Il retraça alors l'œuvre du commissaire qui « a pris l'habitude des tâches durant le conflit. En poste à Nérac (Lot-et-Garonne), il a procuré de faux papiers d'identité et des tickets



Lors de la cérémonie, Louis Grobart a remis la distinction à Mme Amélie Pichon, qui a toujours secouru son mari.

d'alimentation à la famille Cerf (avec laquelle il noua une amitié indéfectible) et à trente autres réfugiés juifs. Muté à Aix-les-Bains en novembre 1943 pour un an, il poursuivit son action en « résistant activement aux Allemands », en contactant tous les chefs locaux de la Résistance, tout en éradiquant des fonctionnaires "indélicats". Il a terminé sa carrière en 1966 au grade de commissaire divisionnaire et depuis son décès en 1983 repose à Annecy. Ainsi que le souligne Louis Grobart, il fait partie de ceux « qui ont refusé de se plier à la fatalité de l'idéologie nazie, ont tendu une main fraternelle et courageuse et offert leur bonté en luttant contre la barbarie dans la nuit noire de l'humanité ». Roger Cerf, témoin du dossier et grand résistant, se souvient au

jours de sa première rencontre avec Raymond Pichon qui devait être que "fortuite". « Nous avons été rapidement en communion d'idées. Tout au long de cette période sombre, il a fait preuve d'une stratégie sans faille. Il représentait l'idéal de cette fonction publique quand d'autres en ont été la honte. » Il voue, depuis, à son ami une reconnaissance illimitée. En tant que vice-présidente de l'Association des Justes, M^{me} Brousse précisa que « le peuple juif est celui de la mémoire car il ne peut oublier » en rappelant la devise qui figure sur la médaille : « Quiconque sauve une vie, sauve l'humanité tout entière » et son vrai sens : « Être Juste c'est privilégier les forces du bien sur le mal, écouter la voix du cœur et de la

conscience ». Tout en se souvenant de cette terrible expérience « pour ne plus jamais permettre aux semences empoisonnées de l'antisémitisme de prendre racine dans le cœur des hommes ». Le président de la communauté juive de Thionville, Jean-Bernard Lemmel, adressa des remerciements à celles et ceux « qui ont commis des choses extraordinaires dans le silence et la solitude ». Avec une grande émotion, Serge Cattet a rendu un ultime hommage à son père adoptif « faisant partie des êtres les plus proches que l'on puisse avoir » en imaginant ce qu'auraient pu être ses pensées. Raymond Pichon n'évoquait jamais son passé de résistant. « Ses convictions et son choix étaient unis rapidement. Il a

été toute compromission avec Vichy et avait choisi le camp de la démocratie. Pour lui, la notion de police et de respect de l'homme étaient indissociables. Des années tragiques mais riches en leçons des relations humaines » témoigne son fils, frappé par l'intervention inattendue d'une Abolise pendant la cérémonie, qui a compris dimanche que son surnom n'était autre que le commissaire en question. L'une de ces coïncidences extraordinaires qui ajoutent un peu de sel à la vie.

Florence DUSSELLIET ■

Contrairement à ce qu'une regrettable erreur nous a fait écrire à la Une de notre édition d'hier, M. Pichon s'appelait bien Raymond, et non pas Roger. En priant sa famille de bien vouloir accepter nos excuses.

L'héroïsme d'un fonctionnaire ordinaire

MÉDAILLE DES JUSTES. Raymond Pichon n'évoquait jamais son passé de résistant.

« Ce qu'il avait fait lui paraissait évident », témoigne son fils Serge

Il aurait pu, comme d'autres fonctionnaires, obéir sans sourciller aux ordres et à l'idéal collaborationniste du régime de Vichy. Une mutation avait conduit Raymond Pichon, en juillet 1941, à Nérac (Lot-et-Garonne), la ville de l'amiral François Darlan, à l'époque successeur désigné du maréchal Pétain. La sœur de l'amiral avait en effet souhaité et obtenu qu'un commissaire de police fût nommé dans cette bourgade, située en zone libre.

Lorsqu'il arrive à Nérac, Raymond Pichon a trente ans et vient de passer six mois à Sisteron. Il y a dirigé un centre d'internement comptant 600 prisonniers, dont bon nombre d'opposants politiques : « Il a demandé sa mutation précisément parce que cette fonction de "garde-chiourme" lui déplaisait », explique son fils, Serge Cattet.

À Nérac, le nouveau commissaire de police prend contact avec la Résistance locale et dédaigne les pressions exercées par les amis de Darlan : « Je me souviens des colères qu'il piquait, le soir à la maison, lorsqu'il avait reçu au bureau des piles de lettres de dénonciation anonymes, un genre épistolaire très pratiqué à l'époque », se souvient Serge.

Les lettres finissent à la poubelle. Raymond Pichon s'emploie par ailleurs à procurer de fausses cartes d'identité et d'alimentation, ainsi que des logements, à des familles de réfugiés juifs et de résistants autour desquels l'étai se resserre, après l'invasion de la zone libre en novembre 1942. Il les reçoit chez lui, avec la complicité de son épouse Amélie. L'un de ces résistants est Roger Cerf, un jeune homme de 19 ans qui deviendra son ami et sera,

En juillet 1944, il fait libérer un résistant, puis se constitue prisonnier

bien plus tard, à l'origine de la reconnaissance des "Justes".

En novembre 1943, Raymond Pichon est muté à Aix-les-Bains. « Si, à Nérac, l'occupation allemande était relative, ce n'était pas du tout le cas à Aix », précise Serge Cattet. La ville thermale est en effet le siège de la Kommandantur et de la Gestapo. Malgré le danger permanent, le commissaire Pichon poursuit ses activités de résistance et encourage son personnel à faire de même. En janvier 1944, il mute deux inspec-

teurs de police collaborationnistes. Six mois plus tard, il organise, avec la complicité de la Résistance locale, un simulacre d'attaque du commissariat afin de faire libérer un chef résistant qui lui avait été remis par la Gestapo. Pour couvrir son personnel, il se constitue ensuite prisonnier auprès des Allemands, mais il est bientôt remis en liberté, faute de preuves.

Après ce fait d'armes exceptionnel, Raymond Pichon participera encore à la libération d'Aix-les-Bains, les 21 et 22 août, en assurant avec ses hommes la défense de la mairie.

En novembre 1944, il est affecté à Thionville, en Moselle. Il y retrouve Roger Cerf, originaire de cette région. Quatre ans plus tard, il est nommé chef des renseignements généraux de Thionville. Il prendra sa retraite en 1965.

Après son décès, en 1983, son épouse Amélie rejoint à Annecy leur fils Serge. Ce dernier n'a appris qu'après la guerre les activités de son père : « Il n'en parlait jamais. C'était trop douloureux et d'ailleurs, ce qu'il avait fait lui paraissait tellement évident. On ne discute pas de la façon dont on respire. » Serge est devenu... professeur d'histoire.

Muriel ROTTIER ■



Raymond Pichon (à droite, en civil), devant le monument aux morts d'Aix-les-Bains, au lendemain de la libération de la ville.